Dans la cour la plus sordide de la rue Voltaire

Violeta Para met tout le Chili en vers et en musique

Violeta Parra est une paysanne chilienne. Elle a les mains rudes — qui savent se faire très douces pour effleurer la guitare — le visage profondément marqué, entouré d'un flot de longs cheveux bruns foncé. Une robe de coton, un petit tablier bordé de dentelle et taché de peinture, les pieds nus dans des savates éculées.

Une maison hantée par le bonheur

Pour trouver son domicile, il faut pénétrer dans la cour la plus sordide de la rue Voltaire, enjamber des tas de détritus, éviter des monceaux de ferraille et gravir enfin, tout au fond, un escalier usé où se mêlent la boue et la sciure.

Une porte vitrée anonyme s'ouvre directement dans la cuisine, où un feu de bois brûle dans un petit fourneau. Une table, un banc, une curieuse cuisinière à gaz haute sur pattes et quelques caisses complètent ce pauvre mobilier.

Mais le bonheur hante cette maison. Il éclate sur les murs humides, par de grandes tapisseries aux couleurs vives, brodées à la laine sur des toiles de jute. Ces tapisseries, créées par la maîtresse de maison, représentent des scènes chiliennes, traitées d'une manière naïve et vivante. On y voit la peine du paysan, la croissance des arbres, le galop des animaux familiers, les visages de la mort et de l'amour.

Très vite, on oublie la misère de ce logis pour ne voir, pour ne sentir que l'esprit qui l'anime. Modeste, les mains croisées sur le ventre, Violeta Parra attend. Elle a accepté que je lui rende visite, elle s'apprête à subir les questions. Mais quelles questions lui poser ? Tout parle autour d'elle, tout vibre.

La vie en vers et en chansons

— Vous êtes née dans la campagne chilienne...

— Oui, un pays pauvre, mais où l'on chante. On chante toujours, pour la naissance, pour le mariage et pour la mort, pour la récolte du blé et des lentilles, pour les vendanges.

— Et, à l'école déjà, vous avez appris...

— Rien du tout, je ne suis jamais allée à l'école. J'ai écouté chanter ma mère, qui m'a aussi appris à écrire, un petit peu. Regardez !

revenue s'asseoir en face de moi. Elle baisse la tête, ses mains glissent sur les cordes, dont il s'élève une mélopée lointaine. L'artiste parle tout en jouant :

— Je vous l'ai dit, chez nous, tout est chanson. Par exemple, si un paysan chante pour dire sa gloire d'avoir cultivé un melon plus gros que les autres, un autre lui répondra que ce n'est rien, qu'il en a vu un comme une maison. Puis un troisième ajoutera que ce n'est rien encore, qu'il en a vu un comme une église. Puis comme une montagne, comme le monde, comme le cosmos...

Et, poursuit Violeta Parra, il faut entendre la chanson triste des Indiens du Sud, qui sont très pauvres parce que chez eux il pleut beaucoup et il fait souvent froid. Il faut écouter encore les chansons funèbres pour les petits enfants morts, de moins de cinq ans. Ecoutez !

Quelques accords, et sa voix s'élève, pure et claire. Derrière Violeta Parra, le ronflement ronronne, et des voix d'enfants montent de la cour. Nous partons dans un autre monde, qui fait oublier la rue Voltaire et décembre, la foule dans la rue et les problèmes du jour.

— Mais il est joli, ce chant funèbre ?

— Lorsqu'un petit enfant meurt, chez nous, nous n'avons pas le droit de pleurer, car nos larmes mouilleraient ses ailes d'ange et il ne pourrait pas monter au ciel. A l'aube, le lendemain, nous dirons son adieu à la terre et à sa famille.

Violeta Parra, toujours penchée sur sa guitare, entonne maintenant les chants de fiançailles et de mariage, les sérénades qui s'appellent là-bas « coin de rue ». Elle continue, longtemps, puis s'interrompt, se redresse et demande timidement :

— Ça suffit ?

La pauvre ! Il y a une heure qu'elle chante. Mais le temps s'est écoulé si rapidement, dans une telle atmosphère de beauté, de sérénité, que je ne m'en suis pas aperçu.

Elle chantera la campagne genevoise

La Chilienne me parle encore de ses trois enfants : une fille aînée qui chante au Liban, un grand fils qui suivra le même art à Paris, et la cadette, encore enfant. Qui suivra certainement le même chemin harmonieux. Violeta Parra est heureuse.

Des tapisseries sur des murs humides — Photo Freddie Bertossel

La Chilienne a plongé dans une valise, posée sur le sol. Elle en retire des choses invraisemblables, avant de parvenir à un grand cahier, fait de larges feuilles cousues avec une ficelle. Ce cahier contient des milliers de vers, en espagnol. Toute sa vie, ses heures claires et les heures sombres, les peines et les joies. Il fut commencé il y a longtemps, on le devine à l'écriture, d'abord lourde, qui s'affine bientôt et semble courir de plus en plus vite sur les pages.

Tout le folklore chilien en bobines

— Mme Parra, vous vous dites folkloriste, n'est-ce pas ?

— Certainement. Avec un enregistreur que j'ai pu m'acheter en chantant en public, j'ai parcouru toute la campagne chilienne, à pied. Et j'ai récolté des dizaines de bobines des airs traditionnels. Mais pas dans les villes, où la pureté de la chanson disparaît avec sa commercialisation.

— Et vous chantez vous-même ?

— Je chante, je peins, je brode, et je fais de la céramique. On va m'exposer à Genève en janvier : ce que vous voyez là, autour de vous, et ce que je vais créer ces prochaines semaines.

— L'inspiration reste la même, loin de votre patrie ?

— Exactement. D'ailleurs, le fond, la source du folklore sont identiques dans tous les pays du monde : il y a une racine commune qui doit provenir de l'âme humaine.

Une guitare à la main, Violeta Parra est

Elle a trouvé un tout petit appartement dans la campagne genevoise, avec une grande cave qui sera par elle transformée en atelier. Et là, elle mettra en chanson l'Allondon et Compesières, le vallon de la Laire et les bois de Jussy.

Elle ne m'a pas dit qu'elle a obtenu le grand prix de l'Académie Cros, qu'elle collabore avec l'Unesco, que ses chansons — elle en compose les paroles et la musique — ont été enregistrées et se vendent dans le monde entier. Peu importe tout cela. Son art seul compte.

Déjà, mercredi soir, le public genevois a pu prendre contact avec Violeta Parra. Elle donnait une audition à la galerie Connaître, au boulevard des Philosophes. Il fallut réquisitionner toutes les chaises disponibles dans les locaux voisins pour que chacun puisse prendre place.

L'artiste, suivie avec attention, fut particulièrement applaudie pour l'interprétation du célèbre « cueca » chilien, dont elle a su retrouver l'expression originale.

Jean-Claude MAYOR.